

# LE PUBLICISTE.

DUODI 22 Frimaire, an IX.



## S U E D E.

*De Stockholm, le 21 novembre (30 brumaire).*

Il est arrivé aujourd'hui un courrier de Pétersbourg, qui a été expédié sur-le-champ vers le roi à Drottningholm. L'importance de ses dépêches nécessita à l'instant une conférence dans le cabinet du roi, où l'on appela le ministre des affaires étrangères, le baron d'Erenheim, & le général baron de Toll. On assure que cette conférence avoit pour objet la nouvelle convention & alliance des quatre puissances du Nord pour le maintien de la neutralité des mers. On voudroit de toutes les manières engager l'Angleterre à faire la paix.

Suivant les lettres de Riga, on a permis l'exportation des grains de la Livonie & de la Courlande, à condition qu'on paieroit trois fois l'impôt établi sur cet objet.

## D A N E M A R C K.

*De Copenhague, le 29 novembre (8 frimaire).*

S. M. a donné en présent, une superbe & magnifique tabatière garnie de diamans à l'ancien chef-d'escadre, dans la Méditerranée, le chambellan Bille. Le roi a aussi fait présent d'une épée à poignée d'or, au sieur Krabbe, capitaine de la frégate *la Freya*; cet envoi fut accompagné de la lettre la plus flatteuse du prince héréditaire. La frégate *la Thetis* est partie pour le Méditerranée.

On dit que l'épouse de Louis XVIII viendra dans le Holstein, & même, assure-t-on, à Kiel.

## A L L E M A G N E.

*De Ratisbonne, le 5 décembre (12 frimaire).*

Les portes de cette ville sont fermées depuis quatre jours. Nous apprîmes hier que l'empereur & l'archiduc Charles étoient arrivés le 25 à Linz, & devoient aller ensuite à Braunau. Nous savons aujourd'hui que S. M. I. prend le commandement général de ses troupes, ayant sous ses ordres les archiducs Charles & Jean.

L'archiduc palatin s'avance vers l'Autriche à la tête de 40,000 hommes.

La levée bohémienne est entrée dans le Haut-Palatinat, pour se joindre au corps du général Nauendorff, qui paroît devoir être bientôt attaqué par le général Angereau.

*D'Augsbourg, le 4 décembre (13 frimaire).*

La conduite de Merveu s'explique aujourd'hui; on voit qu'il a cherché à couper les communications de l'archiduc Jean avec le Tyrol, en poussant son aile droite au-delà de Wasserbourg; c'est la même manœuvre par laquelle il coupa, à l'ouverture de la campagne, l'armée de Kray du Vorarlberg. Aujourd'hui, comme alors, son projet est de forcer les Autrichiens à se jeter de l'autre côté du Danube. Le 1<sup>er</sup> décembre, sa ligne étoit à-peu-près parallèle à l'Inn. Le 2, elle étoit parallèle au Danube. Ce jour-là,

l'aile droite de son armée étoit appuyée sur le Chiem-Sée, son centre à Haag, & son aile gauche sur l'Iser. Ce changement paroît avoir eu pour cause, 1<sup>o</sup>. le dessein de couper les Autrichiens dans le Tyrol; 2<sup>o</sup>. l'arrivée imprevue du comte de Klenau, venant de Ratisbonne, & celle de l'archiduc Ferdinand, venant de Brannau. La diversion vigoureuse, opposée par le premier, étoit, en quelque sorte, un coup de désespoir; mais pris à dos par le général Colaud, après une défense très-énergique, il a été obligé de faire une trouée & d'y laisser une partie des siens. C'est-là probablement qu'ont été blessés les généraux Grenier, Ney & Lehardy.

Le corps du général Simschen s'est trop arrêté dans les environs de Bamberg. Ce retard l'a placé tout-à-coup entre la division Souham & la division Colaud; de manière qu'il a été coupé à la fois & d'avec le comte de Klenau & d'avec l'archiduc Charles.

*De Francfort, le 5 décembre (14 frimaire).*

Voici ce qu'on mande de Hambourg sur l'occupation de Cuxhaven par les Prussiens. Le 27 du mois dernier, ils y ont fait entrer un corps de 1,860 hommes d'infanterie, d'un détachement de cavalerie & d'une division de grosse artillerie. Les Prussiens ont relevé les soldats hambourgeois à tous les postes que ceux-ci occupoient, excepté celui de la maison de ville. Cette mesure ne doit, dit-on, donner aucune alarme au commerce, qui n'éprouvera aucun empêchement.

Les vaisseaux de guerre anglais se sont retirés de Cuxhaven & se sont rangés en bataille en face du port. On craint que si les Prussiens veulent élever des retranchemens, les Anglais ne bombardent la place. On y attend incessamment des vaisseaux russes & danois.

Le lord Carysford, ministre de la cour de Londres à celle de Berlin, a fait à celle-ci des représentations sur l'invasion de Cuxhaven. Le ministre prussien s'est plaint en même tems que celui de Londres n'ait encore donné aucune satisfaction sur les prises des vaisseaux prussiens, faites par les Anglais, & dont la valeur monte, dit-on, à plus d'un million de thaler (4,000,000 fr.).

On mande en même tems de Hambourg que les agents d'Angleterre, chargés de la remise des subsides, ont reçu un courrier de Vienne, expédié par le lord Minto, avec l'ordre de remettre sur-le-champ l'argent qu'ils ont à leur disposition, même sans déduction de ce qu'ils ont pu dépenser pour leurs frais & leur entretien; en leur annonçant qu'ils pourroient retenir le montant de leurs avances sur la prochaine remise de fonds.

*De Wesel, le 5 décembre (14 frimaire).*

Une partie des régimens prussiens qui avoient reçu l'ordre de se tenir prêts à partir de la Silésie, de la Basse-Saxe

& du Brandebourg, & que l'on disoit destinés à se rendre dans les margraviaux d'Anspach & de Bareuth, sont maintenant en route pour se porter sur le Weser & vers les frontières de l'électorat de Hanovre; ce qui donne lieu à beaucoup de conjectures. En conséquence, un corps de troupes hanovriennes a reçu l'ordre de se rassembler sur les frontières de l'électorat, principalement dans les environs d'Oldembourg; ce corps sera commandé par le général Waldmoden-Giaborn. D'un autre côté, l'armée prussienne d'observation va être augmentée de 20 mille hommes; des ordres sont déjà donnés pour l'augmentation des magasins de subsistances en Westphalie.

ANGLETERRE.

De Londres, le 6 décembre (15 frimaire).

Le nuage qui se formoit depuis long-tems dans le Nord est prêt à crever sur nos têtes. Le moment de discuter les privilèges des puissances neutres a été accéléré par la violence du cabinet de Pétersbourg, & l'on ne doute plus ici que celui de Berlin n'entre dans cette ligue extraordinaire, dont le but ou au moins les conséquences nous fermeront tous les ports de l'Europe, hors ceux de Lisbonne & de Constantinople. Il est probable qu'un changement si funeste dans les circonstances en apportera un dans la conduite de nos ministres. (Extrait du Times).

CHAMBRE DES COMMUNES. — Séance du 1<sup>er</sup> décembre.

Suite du discours de M. Sheridan.

M. Sheridan a traité avec une excessive sévérité toute la conduite du cabinet de Vienne dans les dernières années de la guerre. Il s'est même permis sur la personne de l'empereur des expressions qui ont excité des murmures d'improbation de la part du parti ministériel. Il avance qu'après la défection des Russes, l'empereur ouvrit une négociation particulière avec la France, & fit la sourde oreille aux propositions qui lui furent faites par nos ministres. Ce ne fut, dit-il, qu'au 20 juin, six jours après la bataille de Maringo, que ce prince se montra plus traitable. Alors en effet il consentit à promettre qu'il ne feroit la paix que de concert avec la Grande-Bretagne; & ce même 20 juin il consentit à recevoir de nous trois millions sterling, payables en trois termes dans l'année. Cependant ce grand & courageux empereur, sortant enfin de la longue léthargie où il paroissoit plongé, se mit à la tête de son armée. Dans cette magnanime carrière, que dit-il? Le premier acte de l'héroïsme fut de céder à l'ennemi trois de ses plus fortes places. (Nous ne rapporterons pas ici les expressions injurieuses qui accompagnent ces sarcasmes amers que se permettent trop souvent nos orateurs parlementaires).

Le ministre, continua M. Sheridan, a prétendu que l'empereur n'avoit jamais eu la pensée de négocier une paix séparée; mais les papiers même qui sont sur la table prouvent le contraire. On dit que le comte Saint-Julien n'étoit point autorisé à signer un traité; mais n'y étoit-il pas autorisé par une lettre de l'empereur lui-même? J'ai demandé communication de cette lettre, & le ministre l'a refusée: il veut qu'on s'en tienne à sa parole. M. S. prétendit prouver par la correspondance du baron de Thugut, du comte St-Julien & du lord Minto, qu'il y avoit une négociation déjà ouverte. Tout prouve, d'un autre côté, que les ministres du roi n'avoient aucune intention sincère de faire la paix. Il repasse

leur conduite depuis les premières ouvertures qui leur furent faites par le premier consul de France. En rejetant ces ouvertures, ils eurent la malheureuse imprudence d'insulter Bonaparte, qui ne daigna pas se servir contre eux de cet injurieux langage, mais qui a montré depuis qu'il s'en souvenoit. Mais lorsqu'ils ont vu les exploits étonnans de cet homme, lorsqu'ils n'ont plus trouvé de prétexte pour l'insulter, alors ils ont senti qu'ils ne pouvoient plus rejeter de nouvelles ouvertures de sa part, & ils se sont empressés d'envoyer de l'argent à l'empereur, pour le déterminer à dire qu'il ne traiteroit que conjointement avec l'Angleterre. Mais malgré la disposition apparente que les ministres ont montrée à négocier, je suis dans l'intime persuasion que, loin de désirer la paix, ils ont pensé qu'un traité avec Bonaparte seroit une plus grande calamité que le risque d'une autre campagne.

Quant à l'armistice maritime proposé pour la France; l'orateur déclara qu'il applaudissoit aux ministres du roi pour l'avoir rejeté. Aucune considération, dit-il, ne devoit engager un ministre anglais à une mesure si dérogoire à l'honneur & aux intérêts de son pays, qui auroit jetté la consternation dans notre brave marine, en la condamnant à une inaction également inglorieuse & dangereuse. Quelque différence d'opinion qu'il y ait entre le ministre & moi sur les véritables motifs de la guerre, il n'y en aura jamais sur ce point; & s'il s'élevoit jamais une contestation sur cette prééminence de l'Angleterre, que nous a assurée notre puissance navale, & qui nous a rendus la merveille du monde, je serois le premier & le dernier à défendre nos droits. Notre grandeur navale est le premier objet de l'orgueil de tout anglais.

M. Sheridan s'étendit sur ce point avec une emphase affectée, & cette partie de son discours fit une grande impression, non-seulement parce que les anglais sont naturellement fiers de leur supériorité maritime, mais encore parce qu'un homme public qui se montreroit seulement froid sur les éloges donnés à la marine, contracteroit une tache d'impopularité qu'il ne pourroit peut-être effacer de sa vie.

L'orateur parla ensuite des affaires d'Egypte, de la convention signée avec Kléber, & il rejeta sur les ministres tout le tort & les suites funestes de la rupture de cette convention. Qu'on ne dise pas, s'écria-t-il, que c'est le bon génie de la France qui a sauvé l'armée d'Orient: non, c'est le mauvais génie du ministère britannique. Les affaires du grand-seigneur ne sont-elles pas en ce moment dans un état plus critique qu'elles ne l'ont encore été? Pressé d'un côté par une flotte russe, de l'autre par l'armée victorieuse de Passwan-Oglou, il est permis de trembler pour l'existence même de son empire.

M. Sheridan revint à la fin de son discours sur la dernière négociation avec M. Otto, & s'exprima dans les termes de la plus forte improbation sur la manière dont cette négociation avoit été conduite par les ministres. Quand je vois, dit-il, le lord Grenville refuser, sur un frivole prétexte de secret, de traiter directement avec le commissaire français, & ne vouloir communiquer avec lui que par l'intervention d'un agent subordonné, afin de conserver une sorte d'égalité de rang entre les négociateurs des deux partis, je ne puis approuver dans cette conduite qu'une vaine parade d'étiquette, incompatible avec un véritable désir de conciliation. Cela est tout aussi ridicule, ajouta-t-il, que si lord Withworth, lorsqu'il fut envoyé en Russie, eût refusé de traiter

avec  
figure  
L'e  
qu'il  
qu'éd  
dans  
avons  
dans  
sors  
prop  
la gu  
quête  
auroi  
On  
nous  
les m  
un tr  
dans  
Lors  
tion,  
pour  
M.  
bonn  
indig  
gran  
table  
roi,  
une  
enga  
M.  
M. S  
tems  
qui d  
—  
qu'il  
la gu  
agit  
qu'il  
à vé  
paye  
liair  
paie  
dit-il  
pour  
la co  
more  
min  
patie  
mém  
& ter  
soit h  
fides  
Bret  
On  
moti  
frag  
Le  
Les 3  
Pa

avec un homme qui n'eût pas eu, comme lui, une belle figure & six pieds de haut.

L'orateur défendit ensuite son ami M. Tierney sur ce qu'il avoit dit que cette guerre étoit une des plus désastreuses qu'eût jamais soutenues la Grande-Bretagne. Mettez, dit-il, dans un bassin de la balance toutes les acquisitions que nous avons faites sur la France, l'Espagne, la Hollande; mettez dans l'autre bassin tout le sang qui a été versé, tous les trésors qui ont été prodigués; qui osera dire qu'il y ait quelque proportion entre la perte & le gain? Si au commencement de la guerre on nous avoit offert au même prix les mêmes conquêtes, quel est l'homme assez insensé, assez inhumain, qui auroit proposé d'y consentir.

On m'objectera encore que c'est à la guerre seule que nous devons la conservation de notre constitution. Oui, les ministres l'ont conservée comme un homme conserveroit un trésor, si, dans un moment de danger, il l'enfouissoit dans la terre pour le reprendre quand le danger seroit passé. Lorsqu'ils auront rendu au peuple cette précieuse constitution, qu'ils ont mise de côté pendant la guerre, alors je pourrai convenir qu'ils l'ont conservée.

M. Sheridan répéta ensuite qu'il ne croyoit pas qu'une bonne paix pût être conclue par le ministère actuel; il indiqua M. Fox comme l'homme le plus propre à opérer ce grand ouvrage, & à raffermir la constitution sur ses véritables fondemens. Il conclut par proposer une adresse au roi, pour prier S. M. de saisir toutes les occasions de faire une paix honorable & prompte, & de ne sanctionner aucun engagement nouveau qui pût s'opposer à ce but.

M. Windham, secrétaire de la guerre, a répondu à M. Sheridan, & M. Grey a répliqué à M. Windham. La tems nous manque pour donner l'analyse de ces discours, qui d'ailleurs contiennent peu d'observations nouvelles.

Dans la séance du 4 décembre, M. Jones fit, ainsi qu'il l'avoit précédemment annoncé, une motion relative à la guerre, dans laquelle il dit que les ministres seuls & les agitateurs avoient pu trouver leur compte. Il s'est convaincu qu'il y avoit actuellement 70 clercs employés par la banque à vérifier les fréquentes fabrications de son papier, & qu'on payoit annuellement plus de 600 mille liv. sterl. à des auxiliaires étrangers; sans compter les subsides que la nation paie à différens gouvernemens de l'Europe. « La guerre, dit-il, est un principe de vie pour les fournisseurs & de mort pour les propriétaires. Il semble que les ministres veuillent la continuer jusqu'à ce qu'il ne reste plus à ceux-ci qu'un morceau de pain dur à tremper de larmes ». M. Jones examine ensuite la taxe des pauvres; il fait un long éloge de la patience du peuple; il apostrophe le chancelier dans les mêmes termes qu'employa le consul romain envers Catilina, & termine cette véhémence oraison par demander que S. M. soit humblement suppliée de ne plus prêter l'oreille aux perfides conseils des ministres actuels, qui ont mis la Grande-Bretagne à deux doigts de sa perte.

On ne réplique point de l'autre côté de la chambre. La motion de M. Jones, mise aux voix, n'obtient que 15 suffrages contre 66.

Les fonds sont sensiblement baissés depuis quelques jours. Les 3 pour 100 consol., qui étoient à 64  $\frac{3}{4}$ , sont tombés à 63.

## REPUBLIQUE FRANÇAISE.

De Paris, le 21 frimaire.

Par arrêté du 19 frimaire, les consuls ont converti les

soldes provisoires en soldes de retraite. Les militaires qui n'auroient point encore adressé au ministre de la guerre les titres qui justifient leurs droits à cette solde, les lui adresseront avant le 15 nivôse prochain, terme également désigné aux inspecteurs-généraux, tant pour la revue des corps confiés à leur inspection, que pour l'état qu'il sont chargés de dresser des militaires susceptibles d'être admis à la solde susdite.

— On assure que le premier consul a nommé pour candidat à une des places vacantes au sénat conservateur, le citoyen Dedelay-Dagier, qui a déjà pour lui les nominations du tribunal & du corps législatif.

— Le premier consul a nommé l'ex-représentant Hermann maire de Strasbourg. Il a été installé en cette qualité le 17 de ce mois.

— Le général de division, chef provisoire de l'état-major de l'armée batave, donne au ministre de la guerre, dans une lettre datée de Closter-Eberach, 14 frimaire, les détails les plus circonstanciés des affaires qui ont précédé & suivi celle d'Aschaffembourg; dont nous avons parlé plusieurs fois. Il résulte de ce nouveau récit, qu'après avoir forcé l'ennemi de se retirer sur Forcheim, derrière la petite rivière d'Aisch, l'armée française a pris position derrière la Rednitz, pour couvrir l'attaque de Wurtzbourg; que les généraux Barbon & Duhem, dont le dernier occupe Bamberg, poussent des partis jusqu'à Nuremberg; que les communications entre Wurtzbourg & les derrières de l'armée sont parfaitement établies; que le pays offre toutes les ressources nécessaires pour la subsistance des troupes; enfin, que les troupes françaises & bataves ont rivalisé de zèle, d'intelligence & de bravoure dans les différens combats qu'elles ont soutenus.

— Le vol fait chez le restaurateur Brigot n'est pas aussi considérable qu'on l'avoit d'abord annoncé; mais il a été accompagné & suivi de quelques circonstances assez piquantes. L'argent volé appartenoit à Salicetti, & non point à Brigot. Les voleurs ne l'ignoroient pas, puisqu'en lui renvoyant par la petite poste ses billets & le portrait de sa fille qu'ils ont pris pour celui d'une maîtresse, ils lui ont écrit une lettre fort impertinente, mais, dit-on, d'un style qui n'est nullement celui des voleurs ordinaires. Cette insolente gaieté est aux yeux de la morale le comble de la dépravation; & sera sûrement, à ceux de la police, un moyen d'en découvrir les auteurs.

— Le général Clarke est arrivé à Bruxelles le 18 frimaire. On assure qu'il est chargé de traiter avec le général russe baron de Sprengporten, de tout ce qui est relatif aux prisonniers de guerre russes, & à leur embarquement au port d'Anvers pour retourner dans leur patrie.

— Malgré la cessation presque totale de la maladie à Cadix, le gouvernement espagnol continue les mesures de surveillance établies pour empêcher toute communication dangereuse. Ainsi l'on n'a pas levé les peines portées contre ceux qui franchiroient la ligne de démarcation entre l'Audalousie & la Castille. Le délinquant est condamné à deux cents cinquante coups de fouet & dix années de fers.

— On mande de Rome que le baron d'Hompech va se rendre à Malte, & que les Anglais le reconnoîtront pour grand-maître, moyennant que l'isle restera sous la suzeraineté de Naples & dans la possession réelle de l'Angleterre. Si cette nouvelle est vraie, elle décidera ou accélérera les déterminations de Paul I<sup>er</sup>.

VARIÉTÉS.

Aux rédacteurs du PUBLICISTE.

Citoyens, vous avez rapporté hier, (article de Paris) une réponse très-noble de M. Pitt à un émigré français, qui croyoit sans doute faire sa cour au ministre anglais; en disant devant lui beaucoup de mal d'un de ses plus redoutables adversaires, M. Tierney. Cette réponse ne peut étonner que ceux qui ne connoissent pas les Anglais. Les chefs des deux partis qui divisent toujours la cour & la ville, s'attaquent souvent avec une grande violence au parlement; mais dans la société, & sur-tout en présence des étrangers, ils parlent les uns des autres avec beaucoup d'égards. J'ai entendu moi-même deux membres distingués de l'opposition actuelle, parler du caractère moral de M. Pitt avec estime, & de son talent oratoire avec admiration; tout en blâmant avec amertume sa politique & son administration, ses plans de guerre & même de finance.

Je me rappelle une anecdote qui viendra à l'appui de ces observations. M. Pitt vint en France quelques années avant la révolution; il séjourna quelque tems à Reims. Un homme d'esprit conversant avec lui, lui dit un jour: « Je ne connois » les discours de M. Fox que par les extraits que j'en lis dans » les gazettes, & d'après ces fragmens il m'est impossible » de concevoir les grands effets qu'on attribue à son élo- » quence. — On voit bien, continue M. Pitt, que vous ne » vous êtes jamais trouvé dans le cercle tracé par la baguette » de l'enchantement ». Combien cette manière brillante d'ex- » primer son sentiment ajoute à l'éloge & en prouve la sin- » cérité.

La justice à l'égard d'un ennemi est un devoir; mais la générosité, qui va au-delà de la justice, est toujours un signe de grandeur; ne fût-elle, même, qu'une combinaison réfléchie, ce seroit encore une habile politique.

Il y a toujours de la noblesse à se mettre au-dessus d'un ressentiment légitime; mais c'est s'élever au-dessus de l'homme que de mettre la bienveillance à la place du ressentiment.

Consultez l'histoire, le théâtre, les romans, vous verrez que de tous les sentimens qui émeuvent le cœur humain, la générosité est celui qui produit l'effet le plus prompt, le plus pénétrant, le plus universel. J'avoue que depuis que j'ai passé vingt-cinq ans, j'ai toujours été plus ému de ce mot d'Auguste: *Soyons amis, Cinna*, que du mot d'amour le plus tendre.

Encore une anecdote; on les aime & l'on a raison; c'est presque toujours un raisonnement en action. Le roi d'Angleterre George I<sup>er</sup>. donnoit un bal où il assista déguisé. Une femme masquée qui le reconnut, l'agaça & l'amusa long-tems par des propos spirituels & souvent piquans. Il lui proposa de venir avec lui se rafraîchir au buffet; elle y alla. On leur versa à chacun un verre de vin. *A la santé du prétendant*, dit à George, la femme masquée. *Volontiers*, répondit-il sans hésiter; *je bois de bon cœur à la santé d'un prince malheureux*. Mettez à la place de ce mot noble & sensible une expression de colère contre le masque ou de mépris contre le prétendant, & jugez de la différence du rôle.

D. D.

NOTE DES RÉDACTEURS. Les réflexions suivantes, qui nous sont adressées par un anonyme, trouveront naturellement leur place ici.

« On reproche à ceux qui ont loué le talent de M. Pitt dans sa réponse à M. Tierney, en blâmant toutefois l'emploi qu'il en fait, de vouloir mettre l'Europe sous sa tutelle. Ce reproche nous paroît plus grave que sérieux. On a souvent loué le génie de Cromwel sans approuver sa conduite. Les deux plus grands poètes de l'antiquité ont su relever la gloire, l'un d'Achille par celle d'Hector, l'autre d'Enée par celle de Turnus, sans avoir été soupçonnés de trahir les intérêts de sa patrie. Qui peut ignorer que le vainqueur de Lodi & de Maringo a donné des éloges à la bravoure & aux talens des généraux autrichiens? Il peut donc être à-la-fois loyal & politique de rendre justice à son ennemi. Au reste, le tems des inculpations graves faites avec légèreté est passé en même-tems que celui de la faiblesse unie à l'ignorance; & il faut en être d'autant plus sobre aujourd'hui, qu'en accusant toujours les intentions d'autrui, on court risque souvent de laisser une tache sur les siennes ».

Errata pour la feuille d'hier.

Page 2, colon. 2, ligne 5, il n'y avoit qu'une seule des puissances, lisez, il n'y avoit pas une seule, &c.

Ibid, ligne 20, se livrer à sa discrétion, lisez, à la discrétion de la France.

Page 3, lettre de Londres, on a mis par-tout *Wicland*, lisez, *Wieland*.

Page 4, col. 1<sup>re</sup>, ligne 1<sup>re</sup>, tribunal-criminel d'Agen, lisez, tribunal-criminel d'Angers.

Ibid, ligne 5, départ d'Indre & Loire, lisez, départ d'Eure & Loir.

Bourse du 21 frimaire.

Rente provisoire, 24 fr. 75 c. — Tiers consol., 56 fr. 55 c. — Bons  $\frac{2}{3}$ , 1 fr. 63 c. — Bons d'arrérage, 86 fr. 10 c. — Bons pour l'an 8, 94 fr. 25 c. — Syndicat, 82 fr. 00 c. — Coupures, 81 fr. 00 cent.

Journal général de la Littérature étrangère, ou Annonce périodique des livres nouveaux, cartes géographiques, gravures, objets d'arts, inventions & découvertes nouvelles qui paroissent en Allemagne, dans les pays du Nord, en Bavière, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Helvétie, &c.; classée par ordre méthodique, & accompagnée d'extraits & de remarques analytiques.

Tous les amateurs de la Littérature desiroient un journal entièrement consacré à la littérature étrangère. Celui-ci mérite d'être encouragé. On y trouve une grande variété d'objets, & les notices des ouvrages, quoique nécessairement resserrées dans un petit espace, promettent de l'instruction & de l'intérêt.

Il paroît un cahier tous les 20 de chaque mois. On souscrit à Paris, chez Trœuttel & Wutz, libraires, quai de Voltaire, n<sup>o</sup>. 2; & à Strasbourg, chez les mêmes libraires. La souscription est de 21 fr. pour l'année franc de port, & 11 fr. pour six mois.

Histoire naturelle de la Rose, où l'on décrit ses différentes espèces, sa culture, ses vertus & ses propriétés, suivie de la Corbeille de Roses ou choix de ce que les anciens & les modernes ont écrit de plus gracieux sur la rose, par Guillemain jeune, in-12, avec figures & tableaux. Prix, 3 fr. & 5 fr. 75 cent., franc de port. A Paris, chez Vatar Jauannet, imprimeur-libraire, rue Cassette, n<sup>o</sup>. 915.